L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 1er mars 1911.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	62	15
Midi.....	66	17
3 P. M.....	68	19
6 P. M.....	70	19

La défense du Public

Sur la proposition du ministre du Commerce, le gouvernement français a décidé de prendre une série de mesures pour réprimer les accaparements de denrées alimentaires. Cette decision est la conséquence logique du débat qui a eu lieu, il y a quelques semaines, à la Chambre, et au cours duquel le ministre du Commerce avait déjà fait des déclarations très significatives.

Les mesures qui ont été envisagées seront d'un effet rapide et certain ; l'organisation des bourses du commerce sera revisée, les articles du code pénal qui frappent les accapareurs, et dont le texte a paru, à maintes reprises, insuffisamment rigoureux, seront revisés, de façon à ne laisser échapper aucun délit. Enfin, dans un ordre d'idées plus immédiat et plus particulier, le ministre de la Justice va examiner certaines opérations de spéculation qui portent sur les alcools.

L'opinion publique approuvera, certes, toute législation—comme toute sanction pratique—qui donnera des garanties, à la masse des consommateurs, contre les entreprises condamnables des professionnels de l'agiotage. C'est à juste titre que le renchérissement des vivres préoccupe la masse de la population. S'il est dû, en grande partie, à des causes naturelles et qui sont forcément soustraites à toute action du pouvoir, il est inadmissible que des manœuvres déloyales viennent encore peser sur l'existence des petits travailleurs. L'intérêt des ouvriers et des petits commerçants des villes s'accorde avec celui des producteurs ruraux que lèsent gravement des spéculations sans mesure, pour dicter une réglementation bien conçue. Le gouvernement, en introduisant de nécessaires réformes, répondra à un vœu unanime.

Robin plaide coupable.

New York, 1er mars—Le banquier Joseph G. Robin, alias Robinovitch, a plaidé coupable ce matin devant la Cour Suprême d'un détournement de 27,000 dollars au détriment de la Washington Savings Bank dont il était président.

Sept autres chefs d'accusation ont encore été relevés contre Robin.

Il sera condamné le 17 mars prochain.

La Culotte.

La première qui, d'aventure,
En culotte osa s'avancer,
—C'était hier, à ce qu'on m'assure,—
Fit un scandale à tout casser.
Comme aussitôt la raillerie
En mots sonores explosait,
Elle dut, la pauvre chérie,
Fuir au fond d'un "water-closet".

Mesdames, nous savons, de reste,
Que depuis longtemps,—j'en rougis !—
Vous portez, et de façon preste,
La culotte en votre logis.
Mais si, la risquant dans la rue,
Vous faites hurler les gens doux,
Pour la mettre sans qu'on vous hue,
Dites-moi, comment ferez-vous ?

En voiture, courbant l'échine,
Resterez-vous très prudemment ?
Pour éviter qu'on ne vous chine,
Ça vaudra mieux évidemment.
Mais si l'on veut suivre la mode
Dans ce qu'elle a de plus rupin,
C'est une drôle de méthode
Que de la porter en sapin !

Vous entourerez-vous d'un voile
Barrant le regard indiscret,
Comme la scintillante étoile
Sous un nuage disparaît ?
Pour éviter qu'on n'accompagne
Vos pas de propos discourtois,
Déploierez-vous, tel un grand pagne,
Les quatre pages du "Gaulois ?"

Si la foule, autour de vous, rôde,
En quête de charivari,
Direz-vous : "Je suis Esquimaude !
Vive le commandant Peary !"
Ou bien : "Moi, Fatma, Jeune-Turque,
Aimer Parisien blond ou brun ?"
Dans ce cas, je suis presque sûr que
Vous pourrez lancer un emprunt !

Cette culotte a, tout de même,
Quelque chose de bien gênant !
Voulez-vous, mesdames que j'aime,
Un conseil d'homme maintenant ?
Mettez par dessus cette sotte,
Une jupe longue.... Bravo !....
Et raccourcissez la culotte....
C'est ça qui paraîtra nouveau !!

ADRIEN VÉLY.

M. Lépine et un Anglais.

Le "Journal" traduit la lettre suivante, qu'un Anglais vient d'envoyer au "Daily Express" :

J'étais à Paris la semaine dernière, et, la première chose que j'y fis fut de perdre mon parapluie. Je n'avais pas la plus légère idée de l'endroit où j'avais pu l'égarer. Etait-ce dans un train, à l'hôtel, dans l'un des deux ou trois taxis que j'avais pris ou dans l'une des cinq ou six boutiques où j'étais entré ? Ce n'était pas un parapluie bien précieux et je ne voyais guère comment il pourrait me faire jamais retour.

J'en entretins par hasard un ami, et il se trouva que celui ci est un homme influent, j'entends par là un homme qui connaît, par exemple, personnellement M. Lépine, le préfet de police. Revenu à Londres, je reçus une lettre de mon ami qui me disait simplement :

"M. Lépine cherche votre parapluie".

Or, ce matin, mon parapluie est revenu chez moi, à Londres, et il portait, épinglée à son étui, une petite enveloppe contenant une carte de visite avec ce seul mot : "Lépine". Aucune indication sur l'endroit où le parapluie a été retrouvé ni sur la façon dont il était revenu à Londres.

J'ai pensé que le simple récit de ces événements, aussi simples que mystérieux, serait le meilleur tribut d'hommage qui pût être payé au plus merveilleux préfet de police que la France ait jamais possédé.

Le plus merveilleux préfet de police que la France ait jamais eu.... C'est bien payer un parapluie !

Le marronier du 20 mars.

Tout le monde connait le marronnier du 20 mars et personne ne paraît s'étonner de cette date si précise. Il est cependant probable que d'une année à l'autre sa floraison précoce varie de quelques jours selon la rigueur et la durée de l'hiver. Dans le livre qu'il vient d'écrire sur "les Jardins et les squares de Paris," M. Robert Hénard raconte que c'est le peintre Vien, le maître de David, qui fixa définitivement dans l'esprit du public cette date du 20 mars. Le 20 mars 1746, tandis qu'il était en instances pour entrer à l'Académie royale de peinture et sculpture, son concurrent fut assassiné. Il faut croire que les luttes académiques avaient alors une âpreté qu'elles ont perdue depuis, car tous les soupçons se portèrent aussitôt sur le malheureux Vien. Ils furent même jugés assez graves pour motiver sa comparution devant la justice du Châtelet. Heureusement l'artiste parvint à établir qu'à l'heure même du crime il était en conversation avec une dame, Mme de Roncevaux, sous l'ombre des marronniers du jardin des Tuileries. Invité à désigner l'arbre, il put l'indiquer d'autant mieux que c'était le seul, dit-il, qui eût déjà des feuilles. C'est depuis ce procès que la date du 20 mars est devenue officielle et que le marronnier n'a plus le droit de se tromper d'un jour sans offenser du même coup les bourgeois à l'esprit exact et les poètes amis des traditions.... M. Hénard rappelle un peu plus loin qu'en 1793 la Convention fit planter le long de la terrasse des Feuillants, où elle tenait ses séances, "des pommes de terre et des haricots pour la nourriture du peuple". Solution innocente de la question sociale. De nos jours, la Chambre la résout en s'entourant d'artichauts ; il est vrai qu'ils sont de fer, propres à éloigner le peuple plutôt qu'à le nourrir.

Les manœuvres navales en France.

Il a été décidé que des grandes manœuvres navales auront lieu cette année, au mois de septembre ; les deux escadres métropolitaines y prendront part, la 1re escadre (escadre de la Méditerranée), sous l'amiral Bellue, et la 2me escadre (escadre du Nord), sous l'amiral Auvert.

Pour la première fois depuis l'institution des grandes manœuvres navales, celles de cette année se dérouleront dans la Manche, de Cherbourg à Calais, et, dans la mer du Nord, avec point d'appui à Dunkerque, non loin des côtes hollando-belges, précisément dans la région de Flessingue, dont il a été si souvent parlé ces temps derniers.

On assure, en outre, que l'amiral Boué de Lapeyrère a manifesté le désir de diriger lui-même les prochaines manœuvres, avec, comme chef d'état-major, le chef d'état-major actuel de la marine, le contre-amiral Auvert.

C'est en vue de ces manœuvres que le ministre a prescrit aux cinq ports de guerre de hâter la mise en service des bâtiments neufs et la mise en état des bâtiments armés ou en réserve, principalement des cuirassés, de manière à donner aux deux escadres la puissance maxima qu'il sera possible d'atteindre au mois de septembre prochain.

Dans ces conditions, on le voit, les prochaines manœuvres navales seront particulièrement importantes, en raison de l'officier général qui les dirigera, du lieu où elles se dérouleront et du nombre des navires de guerre qui y participeront.

LA PIPE.

La pipe a de nombreux amateurs, l'augmentation du prix des cigares lui en ayant ramené beaucoup.

La pipe a une psychologie : elle a été mise en articles par M. de Watteville, un des plus célèbres collectionneurs de pipes.

I.—La pipe est caractéristique de la race. Le cigare et la cigarette sont cosmopolites.

II.—L'activité d'une race est proportionnelle à la longueur du tuyau de sa pipe.

III.—Plus la pipe est courte, plus la race est laborieuse.

IV.—Inversement, plus une pipe est longue, plus la race est paresseuse.

V.—Plus une race est économe, plus sa pipe est petite.

VI.—Inversement, plus une race est prodigue, plus elle est gloutonne, plus le fourneau est grand.

VII.—Par la manière de fumer on peut connaître l'esprit d'une race.

VIII.—Dis-moi ce que tu fumes, je te dirai qui tu es.

En somme, l'essentiel en matière de pipe, est de ne la casser que le plus tard possible, puisqu'il faut, hélas ! qu'un jour ou l'autre, on la casse ou qu'elle se casse ?

Mort du commandant Duhousset.

On annonce la mort, dans un âge fort avancé,—il avait 88 ans—d'un officier qui fut mêlé à l'un des épisodes les plus tragiques de la guerre de 1870. Le 6 août, écrasé par les masses ennemies, le 4Se d'infanterie évacuait le village de Frœschwiller, lorsqu'en traversant une rue, un des officiers supérieurs de ce régiment, le commandant Duhousset, aperçut le corps d'un général étendu sur le dos et couvert d'une boue sanglante. C'était le général Raoult, blessé mortellement quelques instants auparavant.

Duhousset court à lui et le traîne pour le mettre derrière une maison, à l'abri des projectiles qui tombent comme grêle.

—Laissez moi, dit le blessé, je suis perdu, et vous, sauvez-vous.

—Non, mon général, répond le brave officier, je reste auprès de vous.

L'ennemi, qui, de loin, a vu la scène, accourt et entoure les deux Français. Puis arrive le prince royal de Prusse. Il reconnaît Raoult, s'apitoie très sincèrement sur son sort et ordonne que le blessé soit aussitôt transporté à l'ambulance. Puis, se tournant vers Duhousset, que le blessé avait encore eu la force de lui présenter :

—Commandant, lui dit-il, je vous félicite de votre belle conduite. Vous n'avez pas voulu abandonner votre chef ; cela vaut bien une récompense. Vous êtes libre.

On sait que, quelques jours plus tard, le général Raoult succombait à l'ambulance du château de Reichshoffen ; le commandant Duhousset avait tenu à lui fermer les yeux.

Une lettre du Contre-Amiral de Lajarte.

Nous donnons très volontiers place dans nos colonnes à la lettre que le Contre-Amiral de Lajarte a adressée à M. J. M. Vergnolle, le priant d'être son interprète auprès des sociétés françaises pour les remercier des prévenantes attentions dont elles l'ont entouré pendant son séjour à la Nouvelle-Orléans :

A bord de la "Gloire",
à la Nlle Orléans, le 1er mars 1911.

Le Contre-Amiral Dufaure de Lajarte, Commandant la Division Légère de la 2e Escadre, à Monsieur Vergnolle, Président de l'Alliance Franco-Louisianaise.

Cher Monsieur,

Je ne veux pas quitter la Nouvelle-Orléans sans vous remercier encore une fois, en mon nom personnel, au nom des Etats-Majors de la Division navale française de l'accueil que nous avaient ménagé les Sociétés françaises ou franco-Louisianaises de la Nouvelle-Orléans.

Nous en garderons le plus vivant souvenir, et nous n'oublierons jamais le spectacle de la magnifique réunion à laquelle vous nous aviez conviés samedi dernier, de ce banquet somptueux auquel vous aviez bien voulu associer nos camarades de la Marine américaine.

Je vous prie, en votre qualité de doyen des sociétés qui nous ont fait l'honneur de nous recevoir si cordialement, de bien vouloir être de nouveau notre interprète à tous, et de leur dire, cher Monsieur, que nous leur en gardons une bien vive reconnaissance, dont l'écho parviendra, sans être affaibli, jusqu'en France.

Veuillez agréer, Monsieur le Président de l'Alliance Franco-Louisianaise, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

H. DE LAJARTE.

THEATRES.

Théâtre de l'Opéra.

C'est devant une salle très insuffisamment garnie que l'opéra de Verdi, *Aïda*, a été donné hier soir au théâtre de la rue Bourbon.

Il est vraiment regrettable qu'il en ait été ainsi, car l'œuvre maîtresse du compositeur italien a été interprétée de remarquable façon par MM. Fontaine, Moore, Huberty, Caillol, Chacon et Mlles Scallar, Nady Blancard et Cecdes.

Notre carnaval a été long et bien suivi ; peut-être faut-il attribuer à ce fait l'absence du plus grand nombre des habitués du théâtre à cette dernière exécution d'*Aïda*, le besoin de prendre quelque repos se faisant sentir chez eux.

Lakmé ce soir ; *Carmen* vendredi, *Thaïs* samedi ; et dimanche clôture définitive de la saison ; deux représentations ce jour-là.

TULANE.

Les représentations de "The Dollar Princess" attirent tous les soirs une foule nombreuse au Tulane.

Matinée mercredi.

A partir de dimanche soir la direction de ce théâtre remettra à l'affiche "Madame Sherry" la jolie comédie musicale qui a été jouée avec succès au commencement de la saison.

Le public peut retenir ses places à partir d'aujourd'hui au contrôle du Tulane.

CRESCENT.

C'est devant des salles archicombles que sont données les représentations de "A Winning Miss" au Crescent.

Cette jolie comédie a conquis d'emblée les habitués de ce théâtre qui ne ménagent pas leurs applaudissements aux interprètes.

La semaine prochaine "Beverly," la dernière pièce du dramaturge populaire George Barr McCutcheon.

Les billets pour les représentations de "Beverly" seront mis en vente à partir de ce matin au contrôle du Crescent.

ORPHEUM.

Il est impossible de dire trop de bien de l'excellent programme de vaudeville présenté cette semaine au public néo-orléanais, par la direction de l'Orpheum.

Tous les numéros en sont également bons et bien interprétés.

Départ des navires de guerre

Les navires de guerre américains et français, qui ont passé les fêtes du Carnaval dans notre port, ont levé l'ancre hier matin.

C'est l'escadre française qui a appareillé la première. Le croiseur-cuirassé "Gloire," battant le pavillon du contre-amiral de Lajarte, a quitté son mouillage à 9:10 heures et a pris la tête de l'escadre qui lentement a descendu le fleuve, saluée au passage par les sifflets des bâtiments de commerce.

Au moment où l'escadre française croisait les navires américains, la musique de la "Gloire" a joué l'hymne national "Star Spangled Banner", salut auquel la musique du "Tennessee" a répondu par la "Marseillaise".

Les marins des deux escadres en position sur le pont ont poussé des hourrahs vigoureux, accentués par les salves de l'artillerie.

L'escadre française était à peine hors de vue que le contre-amiral Staunton donnait l'ordre à ses navires de lever l'ancre, et à onze heures notre port avait repris son aspect ordinaire.

Les trois croiseurs américains "Tennessee", "Chester" et "Salem" se rendent à New York, d'où ils rejoindront l'escadre de l'Atlantique mouillée dans l'estuaire d'Hampton.

Les navires français ont mis le cap sur Vera Cruz, Mexique, où ils arriveront à la fin de la semaine.

Avant son départ le contre-amiral de Lajarte a fait tenir au consul de France, M. Francastel, une lettre des plus aimables y remerciant la colonie française, les franco-américains et la population de la Nouvelle-Orléans en général du cordial accueil fait aux marins français.

L'amiral de Lajarte y déclare qu'il lui est impossible de quitter la Nouvelle-Orléans sans exprimer à nouveau aux présidents et aux membres des diverses sociétés françaises tout le plaisir qu'il a éprouvé en leur compagnie. Il y exprime aussi ses vœux pour la prospérité de la colonie française et la félicite de la parfaite entente qui règne entre tous ses membres, "car, dit en terminant l'amiral, c'est à l'étranger plus que partout ailleurs que l'Union fait la Force".

L'Amiral a été vivement touché des attentions délicates dont l'a entouré M. Francastel ; il le lui dit dans cette lettre que nous aurions été heureux de livrer à la publicité si la très grande modestie du Consul ne s'y était opposée.

Réception au Consulat de France

Le consul de France, M. Henri Francastel avait convié, hier, les présidents des diverses sociétés françaises de notre ville au consulat pour être officiellement présentés au vicomte Benoist d'Azy, attaché naval à l'ambassade de France, à Washington.

Cette réception a eu lieu de trois à quatre heures de l'après-midi.

M. Francastel, assisté de MM. Génoyer, vice-consul, et André Lafargue, avocat du consulat, a présenté au vicomte Benoist d'Azy les invités suivants :

MM. J. M. Vergnolle, président de la Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle ; E. Ecuyer, président de l'Union Française ; Albert Breton, président de la Société du 14 Juillet ; Alcée Fortier, président de l'Athénée Louisianais ; Emile Larroux, président de la Société des Bouchers ; Raymond Delord, président de l'Orphéon Français ; J. A. Buisson, président de la Société des Enfants de la France ; O. Garsaud, vice-président du Cercle Français ; E. Allgeyer, vice président de l'Alliance Franco-Louisianaise.

La réception a été empreinte de la plus extrême cordialité.

M. d'Azy n'ignorait pas tout le bien accompli par ces diverses sociétés, chacune dans sa sphère particulière, et il s'est enquis avec beaucoup d'intérêt de leurs progrès et de leur fonctionnement. Le distingué visiteur s'est beaucoup intéressé aux résultats obtenus par les écoles de la Société Française et de la Société du Quatorze Juillet.

Il a aussi été informé que sous le rapport financier toutes les sociétés françaises de la Nouvelle-Orléans étaient dans une situation prospère qui leur permettait, le cas échéant, de secourir les compatriotes momentanément privés de ressources.

En prenant congé des présidents, M. d'Azy a promis de faire part des impressions qu'il emporte de son séjour à la Nouvelle-Orléans à l'ambassadeur Jusserand, lequel, comme on le sait, s'intéresse vivement aux progrès de la colonie française de notre ville. Il a ajouté qu'il regrettait de ne pouvoir prolonger son séjour ici et a remercié le consul et les représentants de la colonie française du cordial accueil qui lui a été fait.

Le vicomte d'Azy quittera la Nouvelle-Orléans ce soir pour Pensacole d'où il se rendra à la Havane.

Revue des Deux Mondes

15, rue de l'Université, Paris

—SOMMAIRE DE LA—

Livraison du 15 février 1911.

—I. Leila, première partie, par M. Antonino Fogazzaro.

II.—La Morale Libertaire et la Morale de la Vie, par M. Alfred Fouillée, de l'Académie des Sciences morales.

III.—Esquisses Contemporaines. — M. Paul Bourget.—I Avant le Disciple, par M. Victor Giraud.

IV.—Chez Les Nomades du Tibet, par M. le commandant d'Ollone.

V.—Le Règne de la Vertu—La Dictature de Robespierre, par Louis Madelin.

VI—Poésies, par M. Abel Bonnard.

VII—L'Amazonie, par M. Charles Richet fils.

VIII—Revue Musicale—Le Miracle à l'Opéra ;—Don Quichotte, Au Théâtre de la Gaîté-Lyrique ;—l'Ancêtre, à l'Opéra Comique, par M. Camille Bellaigue.

IX.—Revues Etrangères — Deux Nouveaux Drames Allemands, par M. T. de Wyzewa.

X.—Chronique de la quinzaine, Histoire Politique, par M. Francis Charmes, de l'Académie française.

XI.—Bulletin Bibliographique.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

$6.00 - Un an | $6..... 6 mois | $3..... 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :

$15.15..Un an | $7.55..6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

$2.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 71 Commencé le 19 Déc. 1910

LE GOUFFRE.

GRAND ROMAN INÉDIT

Par CHARLES MEROUVEL

TROISIÈME PARTIE

LE MARTYRE D'UNE MERE

II

TOUTES LES DOULEURS

(*Suite*)

—Vous avez vu M. d'Andelle ?

—Le père ?....

—Non, le fils.... Votre....

—Mon mari, docteur....

Elle prononça ce mot avec une douloureuse amertume

—Hélas !

Elle secoua la tête.

—On ne sait où il est passé. Depuis quelques jours, on l'a vainement cherché. Tout à l'heure nous venons d'apprendre qu'il a reparu. Il est entré chez lui pour en ressortir aussitôt....

—Vous allez le voir sans doute.

Elle se redressa. Ses yeux se dirigèrent vers la porte comme s'il allait entrer. Elle sembla se préparer à une sorte de lutte et dit au docteur :

—Je l'attends en effet.... Depuis mon retour à chaque instant il me semble qu'on me l'annonce, ou qu'il entre seul, sans me prévenir, et je sais ce qu'il va me dire..... Que voulez-vous que je lui réponde ?..... L'homme qui a eu le triste courage de préparer à une mère le supplice que j'endure a moins de pitié qu'une bête fauve..... Que peut-il espérer de moi ? Ce n'est pas en brisant une malheureuse, en lui écrasant le cœur, qu'on peut la soumettre ou s'en faire aimer....

Elle ne pleura pas.

Ses yeux restèrent secs, animés d'un feu de fièvre.

Elle dit à ce vieil ami qui la fixait tendrement :

—Vous vous étonnez de me voir ainsi ?.... C'est que je n'ai plus de larmes. Du reste je n'espère plus rien et je ne sais quelle voix m'avertit que je ne la reverrai plus, elle, ma pauvre petite Madeleine, si jolie, si frêle, si angélique ! Oh ! son sourire, docteur, si vous l'aviez vu !

—Allons, mon enfant, ne vous désolez pas.... On a voulu vous effrayer, vous contraindre à certains sacrifices, vous arracher des concessions, mais quel monstre oserait aller plus loin et maltraiter une innocente, abuser de la faiblesse d'un petit être sans défense.

Il affirma avec force :

—Non, ne le croyez pas, c'est impossible.... Ne désespérez pas. Espérez au contraire. Parfois c'est de l'excès du mal que naît la guérison. Si vous avez des ennemis—et ils ne sont pas nombreux—vous avez des amis qui s'occupent de vous, qui songent à votre défense, qui vous protègent.... Je le sais....

Il s'était levé et se préparait à sortir en disant :

—Allons, du courage, à bientôt.....

Il s'arrêta, et dit en souriant :

—Tenez, nous parlions d'amis. En voici justement une qui vous arrive.

C'était madame Latour.

Elle demanda à haute voix :

—Voyons, cher maître, comment la trouvez vous ?

—Mieux, beaucoup mieux.

—N'est-ce pas ? Que lui manque-t-il encore ?

—Vous le savez aussi bien que moi.... Un peu de bonheur....

Il s'en alla.

Alice embrassa son amie et s'installa auprès d'elle.

Pendant quelques instants elles parlèrent peu.

La femme de l'avocat de la banque Dupré, après quelques minutes de conversation, lorsqu'elle fut assurée que la situation était la même que la veille, car elle ne restait pas un jour sans passer quelques heures auprès de sa chère malade, lui dit :

—Repose-toi.... tâche de dormir un instant.

Elle l'enveloppa d'une couverture de soie, la borda pour ainsi dire comme les enfants dans leurs petits lits, sur l'immense et doux fauteuil où elle se trouvait, en répétant comme dans une berceuse :

—Dors ! je suis ta garde malade. J'ai mon ouvrage.

Puis elle tira d'une sorte d'aumônière qu'elle apportait chaque jour, une tapisserie à laquelle elle se mit à travailler avec la silencieuse activité des femmes qui ne veulent pas rester un instant à rien faire.

Peu à peu, le glissement de la laine dans le canevas, le mouvement constant et régulier de la main qui conduisait l'aiguille, le bruit sourd et qui semblait lointain de la grande ville, pareil au grondement de la mer à marée basse, produisirent sur la malade l'effet d'un calmant.

Bientôt elle fut plongée dans un profond sommeil.

Alors, Alice Latour la contempla quelques minutes.

Le mal l'avait embellie.

Ses trait étaient devenus plus fins, plus délicats, son teint plus diaphane.

Elle était moins enfant, plus femme plus désirable que jamais.

Madame de Marans entr'ouvrit la porte du petit salon où elle avait écrit sa lettre au marquis d'Andelle.

Elle sourit à Alice Latour et, à la vue de sa chère Mathilde endormie, plongée dans un sommeil salutaire, sa bonne figure s'illumina.

Elle murmura d'une voix que la jeune femme seule pouvait entendre :

—Sauvée !

Elle était sauvée, en effet, à moins d'un retour offensif de l'ennemi, d'une série de mauvaises nouvelles, d'un dernier coup de massue s'abattant sur sa tête et achevant l'œuvre de destruction qui avait failli l'emporter.

Presque aussitôt, derrière madame de Marans, une autre voix aussi discrète, s'adressa à la comtesse :

—Si madame veut descendre .... M. d'Andelle père est là.

Elle s'éloigna sur la pointe du pied, sans refermer la porte devant laquelle elle laissa seulement retomber un rideau de tapisserie.

La comtesse de Marans, au rez-de-chaussée de son hôtel, reçut l'ancien préfet dans un salon merveilleusement meublé et ouvert sur un autre salon plus vaste et plus royal encore.

Qui pourrait compter les richesses accumulées dans ce Paris, richesses d'art exquis, de merveilles introuvables, de bijoux sans nombre, de livres, de meubles, trésors inestimables que dix vies d'expert jointes les unes aux autres ne sauraient estimer ou décrire !

Le marquis d'Andelle n'était plus que l'ombre de lui-même.

En l'apercevant, la comtesse de Marans eut un mouvement de recul. Etait-ce donc là cet homme si correct, si soigné, si distingué d'aspect, de mise et de tournure.

Elle le trouvait étonnamment vieilli.

Ce n'était plus un homme d'âge mûr, en possession de toutes les forces de son intelligence et de sa mémoire.

C'était un vieux, à mise négligée, aux cheveux en désordre, à la barbe mal faite, décrépit, usé, un débris, une ruine.

Il s'assit ou plutôt se laissa tomber sur un fauteuil où il demeura le corps penché en avant, incliné vers son ancienne amie, dans la position d'un prévenu devant le juge d'instruction.

Et d'une voix qui n'était plus la même, qui avait perdu son éclat, son timbre, pour devenir sourde et timide, il dit :

—Vous m'avez fait appeler, madame ?

—Oui.... J'avais besoin de vous voir.

—J'accours à votre appel.... Vous voyez.... je ne me suis pas fait attendre. Que désirez vous de moi ?....

Vous avez vu votre fils ?....

—Pas depuis quelques jours.

—Vous savez ce qu'il fait ?

—Non, mais je puis vous affirmer qu'il ne me demande pas de conseils. S'il m'eût écouté, aucun des accidents dont nous souffrons tous si cruellement, ne serait arrivé. Je suis très malheureux, moi aussi.

Il ajouta en se faisant tout petit, très humble :

—Et je pense que je le deviendrai plus encore.

—Vous !

Il se retourna.

Ses yeux interrogèrent ceux de la comtesse de Marans.

Dans un éclair d'intelligence, il voulut pénétrer ses sentiments pour lui.

Elle le regarda avec une sorte de compassion qui le rassura.

—Oui, moi, dit-il d'une voix plus forte.... Vous ne me croyez pas peut-être.... Pensez donc ! Que suis-je aujourd'hui ? Un misérable....

—Oh ! marquis....

—Un misérable vivant des libéralités d'autrui, des vôtres, comtesse, qui ne pouvez plus vous dire mon amie et qui ne pouvez plus l'être. N'est-ce pas moi qui ai causé le malheur de